

Collection « Trolls d'Octobre »

Du même auteur,

AUX ÉDITIONS OCTOBRE

la Chair et l'Acier

la Chair et l'Ambre

la Chair et le Soufre

le Festin d'Ohmelle, tome 1

le Festin d'Ohmelle, tome 2

le Club des Apprentis Criminels

Audrey Françaix

Monstre en cavale !

Baba Yaga la sorcière givrée

Éditions Octobre

© Audrey Françaix, 2014

Illustration de couverture :

© Julien Delval, 2014

ISBN 978-2-915621-45-7

ISSN 1960-3886

Premier tirage

Éditions Octobre

27 C, rue Jean-Baptiste Canonne - 59252 Marquette-en-Ostrevant

contact@ed-octobre.com
www.editionsoctobre.com

- Corne de bouc ?
- Embarquée !
- Morve de licorne ?
- C'est dans le sac !
- Cuisse d'huître ?
- Avec les foies de bigorneaux.
- Yeux de loups fantômes ?
- Bien fermés, dans la trousse en bave de crotale.
- Rot de fée des fleurs ?
- Emballé, comme les flatulences de sirène.
- Ah ! Et le cri du vieux mort pas né ?
- Zut ! Effectivement, il est resté sur votre table de nuit...
- Alors, qu'attends-tu ? Va le chercher, triple gnome !
- C'est que... Vous avez déjà enclenché l'alarme, votre Glacialisante Horreur...

Ce disant, le lutin borgne, emmitouflé dans un manteau en peau de loutre trop grand pour lui, désignait le putois à dents de sabre qui gardait jalousement l'entrée de la pièce voisine. Les babines retroussées, l'animal pestilentiel affichait avec hargne ses interminables canines, porteuses d'un poison mortel. Il n'attendait qu'un geste de sa maîtresse pour les planter dans le gnome grelottant.

– Verdevase, laisse passer ! ordonna la Baba Yaga au bien nommé putois.

La bestiole hésita, lorgnant méchamment sur le lutin tout maigrelet. Mais elle finit par obéir, et quitta son poste d'un élan rageur. En bougonnant, elle s'em mêla les pattes dans les crocs, tituba comme un ivrogne et, prise de panique, termina sa course dans la jambe d'os de Baba Yaga ! Un strident « criiiissss ! », marquant le bruit d'une de ses canines sur le tibia de la sorcière, fit se crispier le lutin. Ce dernier, terrifié, se mit à gratter nerveusement l'urticaire qui le défigurait.

– Ouille ouille ouille ! Ma guibole ! hurla la vieille. Tu cherches à m'amputer de mon membre préféré, Verdevase ? Je vais t'apprendre, moi, sale petite vermine !

L'animal affolé s'agitait en tous sens pour extraire la canine qu'il avait coincée dans le plancher de la minuscule isba*, tandis que l'ombre de la sorcière en furie s'étendait sur lui. Paniqué, il se tortillait comme un asticot en poussant des couinements de souris-garou. Il n'avait déjà que trop souffert du courroux de sa maîtresse ; en témoignaient ses yeux globuleux, qu'elle avait fini par lui faire sortir des orbites à force de lui donner des claques sur le crâne. Et encore une fois, la pauvre bête, la larme à l'œil, ne put échapper au coup de pied carré que sa bourrelle lui balançait régulièrement. Dans une grimace de douleur, Verdevase regarda le sol s'éloigner, en tremblant à l'idée de finir son vol dans le lustre en écailles de tortues électriques. Les secondes lui parurent interminables jusqu'à ce qu'il atterrisse dans la bassine d'urine de geckos. Celle-ci croupissait près de l'âtre depuis le dernier voyage de la Yaga à Madagascar... Soit bientôt une année ! C'était d'une fétidité à rendre malade un putois ! Une urine tellement épaisse que Verdevase s'y enfonça comme dans des sables mouvants. Et il perdit une bonne partie de sa fourrure en s'en extrayant.

* Chalet russe, construit entièrement en bois.

Sur ces entrefaites, Hialalitou, le lutin borgne, maigrelet, frileux et pustuleux, était allé chercher le crâne de chouette revêche qui contenait le fameux cri du vieux mort pas né.

— Ah, parfait ! félicita Baba Yaga, en se frottant les mains. Ce précieux présent des sorcières Lémurs de Madagascar ne me quitte jamais. Sans lui, je serais fichue de m'endormir un quinze octobre et de ne me réveiller qu'un quinze mars ! En revanche, poursuivit-elle, il me manque la fiole de Totokoa que m'avaient également offerte les Lémurs pour les soirs d'insomnie en pays étranger. C'est ce fichu chauve-rat qui l'a siroté hier soir, figure-toi, Hialalitou !

Ce disant, elle désignait le rongeur ailé qu'elle avait cloué près de la porte d'entrée.

— Il voulait dormir ! s'esclaffa-t-elle. Hé bien, il ne se réveillera plus, ce sale petit voleur !

Hialalitou et Verdevase déglutirent bruyamment, conscients qu'ils pouvaient à tout moment subir le même sort que Blout, le malheureux chauve-rat. Et Hialalitou, la gorge serrée, faillit s'étouffer en ravalant sa salive. Elle était soudain tellement acide, qu'il en avait des crampes d'estomac ! Une salive pleine d'amertume, et pour cause : en découvrant Blout, le lutin avait été pris d'un vif sentiment de culpabilité. Hialalitou ignorait pourquoi, mais il avait bien l'impression qu'il y était pour quelque chose si le chauve-rat s'était retrouvé dans cette sale posture... Cependant, il ne s'attarda pas sur la question : il était bien trop impatient de quitter cette isba !

— Pas grave ! ajouta la sorcière. Je n'aurai sans doute plus besoin de retourner chercher du Totokoa à Madagascar, si mes plans fonctionnent...

Madagascar... C'était là-bas que se rendait chaque année la Baba Yaga Zimava, quittant sa Russie natale en octobre, pour aller passer l'hiver au chaud. Et justement, elle se préparait au grand départ, aidée par son fidèle lutin borgne, frileux

et pustuleux : le dévoué Hialalitou. Elle emmenait dans son baluchon ses biens les plus précieux, et laissait derrière elle sa petite isba montée sur pattes de poules, ainsi que l'étaient toutes les maisonnées des Baba Yaga. Mais cette fois, Zimava ferait une halte en France, où elle avait prévu de devenir « Maîtresse du Monde » !

• • •

À chaque automne, les sorcières Baba Yaga prenaient leur envol depuis les terres glacées de Russie, leur pays natal, pour partir passer l'hiver dans des contrées ensoleillées. À cette occasion, elles paraient de plumes leurs balais enchantés. Ainsi, quiconque levait les yeux vers le ciel croyait voir des oies sauvages. Même les ornithologues, derrière leurs jumelles, n'auraient su démasquer la supercherie. Seuls les Traque-Yaga savaient différencier ces femmes diaboliques des oiseaux migrateurs...

Préparés depuis leur plus jeune âge à la surveillance des sorcières, les Traque-Yaga formaient une confrérie soigneusement organisée et lourdement équipée qui s'étendait dans le monde entier. Ils ne chassaient pas les monstres ; ils les guettaient. Cependant, quand certaines sorcières abusaient de leur cruauté, ils en informaient les Hautes-Autorités qui n'hésitaient pas à intervenir, afin de préserver la cohabitation entre les créatures dites « imaginaires » et les humains.

Cette année, ce fut Nicolai Philipov, sur la péninsule du Kamtchatka, qui annonça le départ de la première sorcière, au cœur de la vallée des geysers. Sur son balai au plumage cendré, la vieille bonne femme crevait les nuages, déclenchant des dizaines d'averses de grêles sur son passage. Elle fendait le ciel parfois si vite, qu'elle y dessinait des zébrures enflammées, semblables aux éclairs de l'orage. Et rapidement, elle fut rejointe dans sa course folle par plusieurs de

ses consœurs, toutes aussi impatientes de gagner des pays plus chauds...

Des veilleurs du ciel postés un peu partout sur le continent, dans des huttes au bord du lac Baïkal, sur les rives du Volga, ou encore dans des refuges à flanc de montagnes caucasiennes, observèrent le groupe de Baba Yaga s'étoffer au fil des régions. Des terres oubliées du Kamtchatka en passant par la Sibérie, leurs rangs ne cessèrent de croître jusqu'à Moscou, où Vladimir Ziouganov, l'un des plus anciens guetteurs, dénombra pas moins de soixante-quatorze balais dessinant un V extrêmement vélocé dans le ciel tourmenté d'automne.

Une fois aux frontières de la Russie, l'immense bataillon se sépara en plusieurs petits groupes ; certaines sorcières préférant le soleil de Madagascar, d'autres celui de Chypre, ou encore celui des Canaries. Celles qui choisissaient les Canaries survolaient la France, pour le plus grand plaisir de frôler le sommet de la tour Eiffel, célèbre dans le monde entier. Et cette année, elles étaient encore nombreuses à avoir plébiscité cette destination. Mais alors qu'un Traque-Yaga posté sur les coteaux champenois en compta vingt-huit, ses confrères justement perchés au sommet de la dame de fer n'en recensèrent plus que vingt-sept... Une sorcière avait disparu !

Ce fut aussitôt le branle-bas de combat chez les guetteurs : il fallait absolument retrouver la migratrice manquante ! Était-elle tombée de son balai ? Avait-elle quitté son groupe à cause d'une querelle ? Ou préparait-elle quelque mauvais tour ? Dans tous les cas, une sorcière russe perdue en France, ça ne présageait rien de bon. À coup sûr, elle finirait par avoir des ennuis... ou par en causer.

Les recherches commencèrent donc entre la région champenoise et la capitale. Mais le territoire était vaste, et il manquait de Traque-Yaga pour le couvrir. La tâche s'avéra donc extrêmement difficile. Et elle se compliqua davantage quand un guetteur de la ville de Lille, au nord de la France, affirma

avoir surpris une Baba Yaga survolant le beffroi de la grand'place... Finalement, la sorcière avait totalement dévié de sa destination d'origine ! S'était-elle malencontreusement égarée, ou avait-elle en tête des projets bien précis, pouvant mettre en péril l'humanité ?

• • •

Depuis que sa maîtresse et lui avaient franchi la France, Hialalitou éprouvait une immense satisfaction, proche de la joie sans doute. Un sentiment qui ne lui était guère familier. Il avait tant rêvé de découvrir ce pays ! L'envie lui était venue subitement, un soir... et elle ne l'avait plus quitté. Son vœu n'aurait probablement jamais été exaucé s'il n'avait trouvé et offert à sa patronne cette recette de « Maîtresse du Monde »...

Cependant, pour l'heure, Hialalitou avait trop chaud. Zimava avait refusé qu'il ôte sa pelisse, adaptée aux rudes hivers russes mais pas aux doux mois d'octobre français :

– Aux yeux des humains, quand tu l'as sur le dos, tu passes pour ce qu'ils appellent un « Yorkshire ». Un minuscule cabot qui ne fait que couiner, comme toi. Si tu l'enlèves, ils verront ta véritable apparence. Ils prendront peur, et... Couic ! ajouta-t-elle en passant son pouce osseux sous son cou maigrelet. On nous zigouillera !

Le pauvre Hialalitou suait des gouttes plus grosses que des larmes de dragon Ouin-Ouin, traînant sa fourrure tout contre la sorcière, tel un fidèle toutou. Son urticaire, ravivée par la transpiration, le démangeait plus que jamais. Et pour couronner le tout, il était affamé. Tellement affamé qu'il en venait à lorgner la jambe d'os de sa maîtresse ! Elle lui apparaissait soudain appétissante... Davantage que l'autre jambe qui, bien que charnue, semblait aussi sèche qu'une anguille momifiée !

Hialalitou commençait à avoir des hallucinations. Ça se passait toujours ainsi quand il franchissait les frontières

d'un pays étranger. Il était victime de la « touristite » : une crise aiguë de mirages olfactifs. Lui, qui d'habitude avait le nez bouché par un rhume perpétuel, percevait des parfums de jambon rôti qu'il croyait en cet instant provenir de sous la longue robe de la Baba Yaga.

– Va coller ton museau, ailleurs, triple gnome ! brailla la sorcière, alors que le lutin se rapprochait d'elle. Et arrête de te gratter, tu mets du sang partout. Ces pétocheux d'humains vont nous tomber dessus avec des fourches, si on se fait trop remarquer.

Le lutin maigrelet, borgne, pustuleux, plus frileux mais affamé, observa les dizaines d'autres paires de pieds qui s'activaient autour de lui. Emprisonnés dans des souliers, ils étaient beaucoup moins alléchants que le tibia de sa patronne. Et soudain, il se mit à paniquer, réalisant que ces pieds appartenaient à des humains. Beaucoup d'humains !

– Qu'est-ce qu'il a ce pauvre petit chien tout effrayé ? entendit-il demander sur un ton doucereux.

– Faim ! brailla hargneusement Zimava.

Aussitôt, Hialalitou vit tomber devant lui un morceau de pain qui, si son flair ne lui jouait pas des tours, empestait le pied de troll. Le lutin eut un réflexe de recul, grimaçant de dégoût. Mais son ventre le torturait tellement qu'il finit par se ruer sur la puante pitance. Et à y renifler de plus près, ça ne sentait tout de même pas aussi mauvais qu'un pied de troll.

– Ah bein, il aime ça, le *Maroilles* ! ajouta la voix des hauteurs, qui avait plaint le lutin quelques secondes plus tôt. Ça ne lui fera pas de mal, maigre comme il est !

Et dans la foulée, un second morceau de pain atterrit dans le gosier de Hialalitou. Finalement, le lutin y prenait goût. Ça se révélait moins fort en bouche que ça ne l'était à l'odeur. Et au troisième service, il trouva même cela délicieux ! Et puis, ça changeait de la cervelle d'araignée rouge que sa maîtresse cuisinait au quotidien quand elle était en

voyage. Ou de la viande rance de castor lépreux qu'elle le forçait à avaler et qui ravivait à chaque fois son urticaire.

Ce pays allait plaire à Hialalitou. Il en était certain ! Et finalement, c'était un peu grâce à lui s'il marchait ici avec Zimava... Car c'est bien lui qui avait dégoté la recette de « Maîtresse du Monde » pour Baba Yaga. Non pas que le parchemin était tombé du ciel, mais c'était un peu tout comme... Hialalitou s'était endormi un soir avec la formidable envie de découvrir la France. Une envie soudaine et irrépessible. Et en ouvrant les yeux au petit matin, il avait trouvé près de sa couche en peau de hérisson ce fameux papier jauni avec, écrit en grosses lettres : « Recette de Maîtresse du Monde pour Baba Yaga cruelle et sans vergogne ». Bizarrement, ce parchemin lui avait paru familier, alors qu'il venait tout juste d'apparaître près de son lit. Et en le lisant, il avait réalisé qu'il en connaissait le contenu par cœur, alors qu'il était pourtant convaincu de ne jamais avoir eu entre les mains un tel document ! La recette était des plus cruelles mais, bizarrement, ça n'avait pas dérangé Hialalitou, d'ordinaire mal à l'aise avec la barbarie. Il était prêt à tout pour satisfaire sa lubie. Alors, emporté par sa soif de découvrir la France, il avait saisi cette chance : après avoir bien emballé le vieux papier, il l'avait offert à Zimava, prétextant que c'était un cadeau qu'il avait acheté à la foire ténébreuse du Kamtchatka, quelques mois plus tôt.

– Comment l'as-tu payé ? s'était d'abord exclamée Zimava, suspicieuse. Tu n'as pas un rouble en poche !

– Avec mon sang, avait rétorqué Hialalitou.

Parler était pour le lutin une véritable torture. Sa voix ne portait pas ; il devait la forcer pour se faire entendre. À tel point qu'il finissait toujours les conversations aussi essoufflé qu'une tortue asthmatique ayant parcouru un cent mètres haies !

– Je l'ai acheté à un vampire, en échange d'un litre d'hémoglobine, s'était-il époumoné.

– Sombre idiot ! avait vociféré Zimava. Ton sang m'appartient ! Tu n'as pas à le donner à d'autres : il est à moi, comme tout ce qui compose ton ignoble carcasse de rat d'égout !

Et pour punir son petit esclave, la sorcière l'avait gavé durant deux jours de bouillie de gras de vautour aux tripes de lynx, histoire qu'il refasse sang neuf !

Hialalitou avait quelque temps regretté son mensonge. Mais dire la vérité à la vieille n'aurait pas fonctionné. Elle n'y aurait pas cru. Ou elle aurait considéré ce parchemin comme un piège, apporté dans son isba par un de ses ennemis. En revanche, sachant que Hialalitou l'avait acheté, Zimava avait accepté le présent sans se méfier davantage. Ce gnome était encore pétri de gentillesse et de niaiserie originelles, la Baba Yaga n'en doutait pas. Une vraie niquedouille ! Il ne pouvait s'empêcher de faire plaisir à autrui : c'était inné chez lui. Mais si Zimava vomissait ces attentions mignonnes, elle n'avait pas craché sur le précieux cadeau. Et elle avait même décidé derechef de partir le tester en France. Depuis le temps qu'elle cherchait une recette de Maîtresse du Monde !

• • •

– T'aurais vu sa tronche, hé ! Un œil à moitié fermé, et l'autre tout jaune et globuleux.

Le brocanteur barbu grimaçait pour illustrer sa description, tel un vieux pirate entouré de trésors rouillés et de breloques fissurées.

– Un nez tellement long qu'on aurait dit qu'il était en train de fondre, poursuivait-il en mimant avec effervescence. Et des cheveux gris dressés sur sa tête comme si la foudre lui était tombée dessus. Elle tenait sur l'épaule une espèce de balai, couvert de plumes, avec au bout un énorme paquetage en toile tout crade. Le pire, c'est quand elle a ouvert la bouche pour me parler... Pouah ! Une haleine de

bose de vache, et des dents pareilles à celle d'une vieille scie rouillée !

Le bouquiniste installé juste à ses côtés faisait tressauter son ventre en riant silencieusement.

– Et qu'est-ce qu'elle te voulait ? s'enquit-il de sa grosse voix joviale.

– Elle m'a demandé par où c'était les marais. Alors, je lui ai répondu : « Ma brave dame, n'allez pas traîner là-bas ! C'est boueux et glissant, en cette saison. Vous allez vous y casser une jambe et y'aura personne pour vous ramasser. En plus, à cette heure-ci, on n'y voit que dalle ! Vous allez perdre votre petit chien dans les roseaux et, maigrichon comme il est, il se fera bouffer par un rat. ». Entre nous, il était affreux, son clébard : tout riquiqui, avec une tête de loir affamé, et borgne en plus. Un poil gras et puant, comme plein de transpiration. Il avait l'air à moitié crevé. La boue des marais, ça l'aurait achevé, la pauvre bête.

– Alors ? le pressa le bouquiniste, curieux.

– Alors, elle s'est énervée et a beuglé un truc que j'ai pas compris. Sûrement une injure dans sa langue d'origine. On aurait dit du polonais, ou du russe. Enfin tu vois, du style qui roule les « r » pour en faire des « l » : « Glos plein de soupe ! Clétin ! Toi lien complendre ! ». Et blablabla, ajouta-t-il en agitant les bras.

– Hé bé, pas commode, la bonne femme. En même temps, faut être un peu givrée pour vouloir se balader dans les marais à quatre heures du matin. Peut-être que c'est une cinglée échappée de l'asile... Ou pire : imagine qu'elle transportait un cadavre découpé en morceaux dans son baluchon ! À ta place, je la signalerais à la gendarmerie...

– Pffft ! Tu lis trop de bouquins d'horreur, toi, s'exclama le brocanteur.

Mais en réalité, François ne croyait pas si bien dire... Car, peut-être était-ce la pénombre ou ses yeux qui lui avaient

joué des tours, mais Roland avait bien cru voir un truc gigoter dans le baluchon de la vagabonde... Seulement, il préférerait faire le fanfaron plutôt que d'admettre que cette espèce de mégère lui avait flanqué la frousse. Et puis, il ne voulait pas attirer davantage l'attention des quelques badauds qui prêtaient l'oreille à la conversation.

– C'était sûrement une clocharde, à moitié bourrée, conclut Roland pour tenter de se rassurer lui-même. Fallait voir ses loques : alors que moi je grelottais dans ma doudoune, elle avait encore trop chaud avec sa vieille robe sans manches.

– Tu ne lui as même pas proposé un café, alors ? plaisanta le bouquiniste. Tu l'as laissé filer dans les marais, comme ça ?

– Pffft ! répéta Roland en haussant les épaules. Il fallait que je déballe ma marchandise. J'allais pas me battre avec elle pour l'empêcher d'y aller, dans ces foutus marécages ! Je te rappelle que la braderie commence à sept heures. J'étais bien content d'arriver dans les premiers pour choisir notre emplacement, tu penses ! Ici, juste en face du café, c'est parfait. Au moins, on n'a pas loin où aller pour se remplir le ventre et se vider la vessie.

– Ouaip ! D'ailleurs : merci d'avoir réservé ma place.

– De rien. Mais c'est mal parti... Le ciel sent encore la flotte. Il fait tellement froid qu'on dirait même qu'il va neiger. M'est avis qu'on n'aura pas beaucoup d'acheteurs aujourd'hui.

– De la neige, début octobre ? Ça, c'est sûrement un coup de ta sorcière au baluchon, plaisanta le bouquiniste. Parce que... c'était peut-être bien une sorcière, finalement... Elle serait légèrement en avance pour Halloween.

L'idée n'amusait pas Roland. Il en avait croisé, des individus louches sur les brocantes, mais la vieille de ce matin lui avait vraiment fichu la trouille. Avec le collier de crânes miniatures qui pendait à son cou, et sa manière de marcher comme un squelette disloqué, on aurait dit la Mort en personne !

• • •

– On va faire avec ! s'exclama la vieille à jambe d'os.

Tel un bernard-l'ermite squattant les coquilles vides, Zimava s'était approprié le repaire abandonné de Marie Groëtte, la sorcière des marais. La Baba Yaga avait dû sauter durant dix bonnes minutes sur sa jambe d'os, en tournant sur elle-même et en répétant vingt-deux fois « Turne ! Tourne ! Turne ! Dis, taudis ! Dis ! Bicoque ! Toc ! Toc ! Toc ! » pour ouvrir le passage qui menait à la cachette secrète. C'était une formule à réciter en français, avec l'accent patois picard, ce qui n'était pas facile pour une sorcière russe. Et d'ailleurs, Zimava avait tellement bafouillé qu'elle s'était fêlé des dents à cause d'un « Toc ! » prononcé avec trop de force et d'agacement. Le mot avait cogné dans toute sa bouche ! Mais au bout du compte, la sorcière avait été récompensée : un trou s'était ouvert dans le sol fangeux, et la Baba Yaga avait fini par dévaler un toboggan de boue pour atterrir dans le repaire de la Groëtte. Enfin, un repaire... Disons plutôt, un taudis. Une baraque de gadoue, sous les marais. Une fois à l'intérieur, on pouvait y déguster les roseaux par la racine. L'humidité glaçante qui y régnait était beaucoup plus difficile à supporter que le froid mordant des terres du Kamtchatka. Et les ténèbres baignant les lieux n'avaient rien à envier aux mines des nains sibériens. Aussi, Hialalitou ne boudait plus son manteau de fourrure. Et il avait déjà accroché sur les murs des paires d'yeux de loups fantômes pour éclairer la pâteuse bicoque.

– Le petit ne va pas supporter cette atmosphère, avança prudemment le lutin.

– Fariboles ! beugla la Baba Yaga. C'est un tout petit mioche. Il peut s'habituer à tout. Si on l'élève avec des loups, il hurlera dans la forêt et lèvera la patte sur les arbres. S'il grandit avec les vautours, il se réglera de cadavres. Et s'il croupit dans l'ancre de Marie Groëtte, il ne pourra plus vivre que dans la tourbe, tel un crapaud à sang de boue. C'est

comme ça, triple gnome ! Regarde-toi : je t'ai capturé en Autriche, alors que tu étais de la taille d'un cafard et pas fichu de faire autre chose que de brouter des fleurs avec tes parents... Maintenant, tu mesures plus de trois crabes et tu t'empiffres de barbaque rance !

Hialalitou tiqua, pas convaincu du tout, mais il n'aurait pas osé contrarier sa patronne. En revanche, il aurait dû éprouver davantage de remords... C'était sa faute si Zimava avait volé ce bébé, pourtant gardé par sept nourrices ! Mais ça ne l'ennuyait pas plus que d'envisager ce qui adviendrait par la suite, quand la Baba Yaga serait « Maîtresse du Monde ». Hialalitou se trouvait en France. Là était l'essentiel pour l'instant. Il ignorait encore pourquoi sa venue dans ce pays s'avérait si importante pour lui, mais il était convaincu que son destin se jouerait ici. Et malgré cette atroce recette qui ferait de Zimava une cruelle et invincible dictatrice, Hialalitou se sentait confiant. Peut-être qu'il aspirait inconsciemment à devenir le serviteur de la plus puissante créature qui ait jamais existé...

– On fait ce qu'on veut des bébés, poursuivait Zimava. Les mouflets, c'est comme les crottes de hamsters à tête de limace : c'est minuscule, ça pue, mais quand on les met dans une humidité mortelle et qu'on les farcit avec un truc bien dégoûtant, genre gros côlon de méduse, ça devient de véritables œuvres d'art. Fais-moi confiance, sac à puces : ce bébé fera de toi le serviteur de la plus puissante créature des deux mondes : celui des monstres et celui des hommes !

D'ordinaire, la Baba Yaga était plutôt connue pour dévorer les enfants. Mais celui qu'elle avait kidnappé, et qui rouillait pour l'heure dans un berceau de vase sous les roseaux, valait bien plus qu'un rôti. Il était de sang royal !

• • •